

“JE SUIS VENU VIVRE L’EXPERIENCE DE LA HAUTE
TECHNOLOGIE ET DE LA MONDIALISATION”:
REFLEXIONS AUTOUR DE *CONGO INC. LE TESTAMENT DE
BISMARCK* D’IN KOLI JEAN BOFANE

MARCO MODENESI
UNIVERSITÀ DI MILANO

Abstract - *Congo Inc.*, second novel by the Congolese writer In Koli Jean Bofane, focuses on the wide world of globalization in Congo. By following the young pygmy Isookanga, who has a true vocation as a *mondialiste* (*globalizer*), Bofane highlights the effects of globalization on the DR Congo and the link that ties it to the legacy of colonialism and to post-colonialism.

Keywords: Bofane; DR Congo; globalization; African novel; francophonie.

Au fin fond de la forêt équatoriale, à l’ombre d’arbres à la hauteur extraordinaire et aux “racines géantes” (Bofane 2014, p. 11), c’est un pygmée ekonda de vingt-six ans, “vêtu d’une simple culotte en écorce battue” (*Ibidem*) qui ouvre le deuxième roman d’In Koli Jean Bofane, *Congo Inc. Le testament de Bismarck* (2014).

Cependant, la première exclamation d’Isookanga – “Putain de chenilles!” (*Ibidem*) – incipit du roman, met tout de suite en éveil le lecteur sur le fait que fort probablement il ne vient pas de franchir le seuil d’un roman-témoignage sur les mœurs traditionnelles africaines.

Isookanga, en effet, s’est vu obligé de partir à la recherche des chenilles, à contrecœur, mais sans possibilité de s’opposer à la volonté du Vieux Lomama, son oncle, certes, mais surtout chef ekonda. L’irritation d’Isookanga est patente:

– C’était vraiment pas le moment. Merde! *Skulls and Bones Mining Fields* me menace de toute part, *Kannibal Dawa* m’a lâché comme un malpropre, cette salope d’*Uranium et Sécurité* n’arrête pas de me prendre des points, et moi, qu’est-ce que je fais en attendant? Pouvait pas bouffer du corned-beef comme tout le monde? Ouvrir une boîte de sardines? Des chenilles! Et juste maintenant. Hier, hier toujours hier! Les ancêtres ont dit ceci! La coutume exige cela! [...] Pourquoi ne pas vivre avec son temps et aller de l’avant, bon sang? Se nourrir et penser comme le reste de l’humanité. Putain d’oncle! Parce qu’il est chef ekonda? Chef des chenilles, oui! (*Ivi*, p. 12)¹

La colère d’Isookanga est due au fait d’avoir été soudainement détourné de celle qu’il décrit comme une situation dangereuse et délicate, où des menaces, des trahisons et des pertes significatives qui le concernent demanderaient son application et sa concentration, une situation de guerre qui ne pourrait qu’inquiéter le lecteur si ce dernier ne parvenait pas bientôt à comprendre (*perdre des points*) qu’Isookanga fait allusion à *Raging Trade*, un jeu vidéo économique-guerrier. C’est bien pour cela que “la rage d’Isookanga à cet instant avait atteint son paroxysme” (*Ibidem*).

Sorti de la forêt, il demande immédiatement à un gamin de son village d’aller déposer “le sac de jute renfermant les petites bêtes” (*Ibidem*) chez son oncle pour pouvoir ainsi se précipiter vers sa propre case, retirer “rapidement [...] sa culotte d’écorce, enfil[er] un jean Superdry JPN, un t-shirt à l’effigie de Snoop Dogg, se pass[er] un collier autour du cou avec, en pendentif, les lettres NY en strass, gliss[er] entre deux orteils des tongs bleues” (*Ivi*, p. 13) et rejoindre, ainsi, sans perdre encore du temps, “la session de jeu qui avait débuté depuis déjà

¹ *Skulls and Bones Mining Fields*, *Kannibal Dawa* ainsi que *Uranium et Sécurité* sont autant de participants (*gamers*) internationaux au jeu vidéo (et jeu en réseau) qu’est *Raging Trade*.

une bonne quinzaine de minutes” (*Ibidem*): “face à son écran LCD, Isookanga, sous la dénomination de *Congo Bololo*, survolait un paysage aux commandes d’un hélicoptère de combat pour repérer des ennemis éventuels” (*Ibidem*).

Un long passage nous fait vivre directement le récit des exploits – “dans l’univers virtuel dans lequel” (*Ivi*, p. 14) il vient de s’immerger² – de *Congo Bololo*, avatar d’Isookanga. Mais, peu après, “la mort dans l’âme, le jeune homme [devra] se résoudre à appuyer sur la touche qui command[e] la fonction Pause” (*Ibidem*) pour se rendre immédiatement chez le Vieux Lomama qui l’a fait appeler.

Les pensées enragées d’Isookanga suggèrent que la tension entre le jeune homme et le chef ekonda réactive le *topos* de l’opposition entre générations dans la société africaine, opposition entre passé et présent, entre Tradition et Modernité que la littérature connaît depuis longtemps: Isookanga en a assez de ce qui, à ses yeux, est le passéisme de son oncle – “Hier, hier toujours hier! Les ancêtres ont dit ceci! La coutume exige cela!” (*Ivi*, p. 12) –, vieux chef traditionnel. Le jeune pygmée semble, d’ailleurs, avoir hâte de se libérer de la Tradition comme il le fait avec son accoutrement forestier qu’il abandonne à grande vitesse pour mettre des vêtements occidentaux et à la mode.

De son côté, Lomama est très dur vis-à-vis de son neveu – qui bientôt devra prendre sa place comme chef – et n’hésite pas à le prévenir à propos de ce qu’il considère comme les dangers de ce que les jeunes appellent la modernité:

– Tais-toi! Plus de vingt-cinq ans, et où en es-tu? Tu me fais honte! D’abord, t’as débarqué un jour avec des appareils aux oreilles comme un docteur. On ne pouvait plus te parler. Tu étais indifférent à tout. Tu écoutais quoi? La voix des anciens ne te suffit-elle plus? [...] Et maintenant tu passes des heures enfermé seul dans ta case, plusieurs fois par semaine, à regarder des ombres sur un écran. Que crois-tu apprendre avec toutes ces choses que tu appelles modernes? Ceux qui parlent de modernité veulent nos éliminer, Isookanga, mon fils. [...] Regarde cette tour de métal qu’ils ont placée dans la forêt, elle nous tuera tous, un jour. Pendant ce temps, toi, tu fais quoi? Tu y prends plaisir et tu te trouves, en plus, une machine pour communiquer avec cette diablerie! Ces choses sont mauvaises, crois-moi, ton oncle (*Ivi*, p. 15).

Si, dans le panorama du roman africain, comme on vient de le dire, cette opposition entre générations n’est certes pas inédite, In Koli Jean Bofane parvient, de manière très astucieuse, à la renouveler et à l’exploiter de manière singulière.

La passion pour la modernité chez Isookanga passe avant tout à travers son enthousiasme pour la technologie et pour l’informatique. L’antenne de télécommunications qu’un hélicoptère a effectivement déposée au beau milieu de la forêt quelques mois auparavant a d’ailleurs suscité des réactions dissemblables chez ceux qui ont assisté à la cérémonie qui a accompagné son installation; des réactions qui témoignent, à leur tour, de l’opposition entre générations et qui soulignent l’énorme difficulté de dialogue entre deux visions du monde inconciliables:

Des compensations, Isookanga n’en avait pas beaucoup au village, mais depuis deux-trois mois il en avait une de taille: c’était l’antenne-relais qu’avait installée la société China Network dans les parages. L’hélicoptère qui avait planté le pylône avait fait un vacarme de tous les diables mais le jeune Ekonda ne s’était pas plaint. [...] Évidemment, depuis l’avènement de la technologie dans le coin, des esprits retardataires s’étaient répandus en invectives contre l’antenne:

- Elle va attirer la malédiction sur nous, les ancêtres vont nous tourner le dos! affirmaient les uns.
- Nos femmes ne pourront plus mettre au monde, affabulaient les autres.
- Nous allons tous devenir impuissants, déliraient les plus pessimistes.
- Les chenilles, d’ailleurs, ont fui, ajoutaient ceux qui se croyaient malins.

² Sur cet aspect du roman de Bofane, cfr. Courtois (2017).

Pour Isookanga, c'était la preuve flagrante que les maudites bestioles n'avaient pas plus de jugeote que les membres de son clan car il avait en effet dû parcourir des kilomètres pour en trouver. Ce qui n'était pas le cas auparavant (*Ivi*, p. 17).

Le regard qui enregistre la scène, comme en témoignent les jugements négatifs qui passent à travers les choix linguistiques qui classent les plus âgés comme des *esprits retardataires*, met aussi en relief le contentement d'Isookanga qui, par ailleurs, n'hésitera pas à récupérer discrètement – autrement dit, à voler – l'ordinateur portable de la jeune chercheuse blanche qui assiste à la cérémonie, Aude Martin.

Naturellement doué pour l'emploi de la technologie informatique, il apprendra rapidement à le manier et, grâce à son ami d'école Bawe, trouvera aussi "un endroit pour pouvoir recharger la batterie régulièrement" (*Ivi*, p. 18). Et, exploitant la tour qu'on a installée, Isookanga, après très peu de temps, ne pourra "plus se passer de l'ordinateur et le jeu en ligne *Raging Trade* [sera devenu] sa raison de vivre" (*Ibidem*).

Mais l'enthousiasme d'Isookanga pour l'informatique ne témoigne pas seulement du besoin d'une compensation au vaste ennui engendré par la réalité du village et l'ordinateur n'est pas uniquement un appareil sans lequel "Isookanga aurait pété les plombs depuis longtemps" (*Ibidem*). La réaction du jeune homme témoigne avant tout de son crédo vers le dépassement de tout ce qu'il considère comme des attitudes surannées, étape essentielle pour emprunter le chemin vers la modernité. Elle s'avère même quelque chose de plus: "Mais, mon oncle on ne peut pas continuer à vivre à la périphérie du monde, nous devons intégrer le globe, sinon sûrement nous ne tarderons pas à disparaître complètement des écrans radar" (*Ivi*, p. 249). L'informatique et l'ordinateur se révèlent surtout le chemin idéal pour abandonner la périphérie du monde et entrer en contact avec le monde entier, au-delà de toutes frontières et de toutes limites ; l'informatique et l'ordinateur s'avèrent le médium fondamental qui lui assure la possibilité de se projeter dans la sphère de la mondialisation:

Le jeune homme avait finalement réussi à écrire les lettres composant "Congo RDC" dans un long rectangle de marque Google. Il pressa encore le museau, la flèche pointant le mot "Images". Il y eut un dé clic et le monde s'ouvrit à lui d'une façon qu'il n'aurait jamais imaginée alors que son royaume n'était constitué que d'arbres, d'arbres et encore d'arbres. C'était pas une vie. C'était pas ça. Même pour le ressortissant d'un peuple qu'on disait premier, comme lui, Isookanga (*Ivi*, p. 32).

De même, rejoindre Kinshasa s'impose bientôt comme un projet vital et non seulement pour le charme exercé sur Isookanga par les photos de la capitale qui croisent son regard:

– Regarde comment la vie devrait être, s'écria Isookanga en désignant un calendrier des Établissements Ekanga Kutu représentant une vue nocturne du boulevard du 30-Juin à Kinshasa. Regarde-moi toutes ces voitures. [...] Les lumières rouges que tu vois seraient encore plus nombreuses, plus brillantes! Je ne supporte plus l'obscurité ni cet obscurantisme qui règnent ici. [...] C'est dans un monde semblable que je veux évoluer. Parler le langage des technologues, approcher les dialectes de demain. [...] C'est pas pour moi, la forêt, Bwale. J'ai d'autres ambitions, je veux avoir une vision des choses (*Ivi*, p. 33-34).

Il allait réfléchir aux choses mises place pour partir à Kinshasa, là où, au moins, on parlait de réseau et d'absence de réseau, de clés USB, d'interfaces compatibles. Là où, au moins, les ombres virtuelles ne faisaient pas peur aux vieillards frileux et rétrogrades qui pouvaient empêcher un jeune homme sérieux d'avancer dans la vie comme il se doit (*Ivi*, p. 16).

Lorsque Isookanga arrive à Kinshasa chez l'oncle de son ami Bwale Iselenge en se faisant passer pour ce dernier (imposture qui sera immédiatement déjouée), la réponse qu'il donne à Ambroise Iselenge, qui l'interroge sur ses projets immédiats, s'avère comique et significative à la fois:

- Bon, soit, dit l’oncle, résigné. Tu as des projets?
- Je dois m’inscrire quelque part. Dans une faculté.
- C’est un peu tard, mais tu voudrais faire quoi, exactement?
- De la mondialisation, oncle (*Ivi*, p. 42).

Et la réponse qu’il assure à Shasha la Jactance – jeune fille de seize ans environ, prostituée à la tête du groupe des *shégués* (enfants des rues) qui se retrouvent autour du Grand Marché de Kinshasa et auxquels se joindra temporairement Isookanga – ne fait que reprendre la même idée de base:

- Tu es venu faire quoi?
- Je suis venu vivre l’expérience de la haute technologie et de la mondialisation, tantine (*Ivi*, p. 52).

Par ailleurs, le narrateur, avec une nuance un peu surnoise, soutient ouvertement que “*Raging Trade*, c’était le jeu indiqué pour n’importe quel mondialiste désireux de se faire un peu la main dans le domaine des affaires” (*Ivi*, p. 18).

Non seulement les internautes qui participent à *Raging Trade* sont internationaux, mais “la vie *in game* sert même de matrice à Isookanga pour se mondialiser” (Courtois 2017, p. 40) et le jeu vidéo lui apprend, bon gré mal gré, “un langage de la mondialisation” (*Ivi*, p. 49): “Quand on utilise des bits pour communiquer, qu’importe qu’on parle pygmée, lapon ou japonais. [...] Être grand, ne pas l’être, qui s’en soucie quand seul le nombre des gigas est pris en compte? [...] Dans l’univers globalisé du monde virtuel, même le ciel ne constitue plus une limite” (Bofane 2014, p. 22).

D’autre part, les compétences acquises par Congo Bololo seront utiles à Isookanga lorsqu’il échangera des propos, à Kinshasa, avec Kiro Bizimungu (autrefois le commandant rebelle Kobra Zulu), responsable, sans enthousiasme, de l’Office de préservation du parc national de la Salonga – où se trouve le village ekonda – et dont le désir profond est d’effacer la forêt pour avoir accès aux énormes richesses de ce sous-sol. Des propos qui ne sont pas éloignés de la vision du monde du jeune pygmée qui voit la forêt comme quelque chose de “ringard” (*Ivi*, p. 117) et qui doit laisser sa place aux “autoroutes, [aux] grandes surfaces, [aux] parkings, [aux] centres de production” (*Ivi*, p. 157) car “il faut être réaliste et vivre avec son temps” (*Ibidem*).

Par ailleurs, c’est un jeune chinois rencontré à Kinshasa, Zhang Xia, qui devient son associé lorsqu’Isookanga met à point une stratégie commerciale pour vendre l’*Eau Pire Suisse* (déformation phonétique africaine d’Eau Pure Suisse): de l’eau, bien évidemment congolaise, à laquelle le jeune ekonda ajoute un édulcorant de son invention et qui se vend dans de petits sachets sur lesquels il n’hésitera pas à poser le petit emblème de la Suisse, “number one en matière de propreté dans le monde” (*Ivi*, p. 93), assurance contre la plus grande peur des gens au Congo, les microbes, et stimulus déclencheur pour ceux qui vont l’acheter.

Et c’est encore grâce à Zhang Xia qu’il pourra s’emparer d’un CD, fabriqué par les Chinois, qui dresse une carte extrêmement détaillée de tous les minerais qui se trouvent dans le sous-sol du parc de la Salonga (*Ivi*, p. 246).

“Isookanga, le pygmée mondialisateur et féru de nouvelles technologies” (Tayim 2018, p. 229) est cependant loin d’être la seule composante qui concourt à faire de manière que le roman de Bofane s’inscrive – d’une façon sensiblement articulée – “dans la mouvance actuelle de la mondialisation” (*Ibidem*).

Le jeune Modogo, par exemple, “pour sublimer l’existence, [a] une fois pour toutes opté pour le cinéma et les DVD” (*Ivi*, p. 85); il s’adonne, alors, totalement aux films d’épouvante américains en version originale qu’il ne comprend pas. Malgré cela, il parvient à mémoriser les tirades principales dont il absorbe des bribes de dialogues et à les répéter, dans son anglais

totalemment déformé, “d’une voix sépulcrale, comme venue tout droit d’outre-tombe” (*Ivi*, p. 86). Il parvient ainsi surtout à faire peur à sa famille et à son entourage. On tentera même de l’exorciser et sa vie deviendra intenable jusqu’au jour où Modibo, désormais considéré comme un enfant-sorcier, prendra un bus et se retrouvera à Kinshasa, avec les shégués du Grand Marché.

Une autre facette de la mondialisation concernant le Congo contemporain se manifeste au moment du meurtre, de la part des forces du Gouvernement, d’Omari Double-Lame, ancien kadogo (enfant-soldat), lorsque un nombre remarquable de médias internationaux, et tout type de médias (journaux, chaînes télévisées, radios), se retrouve sur la scène de l’événement lors du soulèvement des shégués dont faisait partie la victime:

De loin, on pouvait apercevoir les logos de la RTNC, la télévision nationale, ceux d’une douzaine de chaînes privées parmi la cinquantaine qui diffusaient sur Kinshasa, mais également ceux de la presse étrangère en déplacement à Brazza pour couvrir un festival littéraire délocalisé. Il y avait là France Inter, TV5 Monde, Reuters, Al Jazeera, la BBC, *La Dépêche* de Brazzaville, CNN, un blogueur chinois, la RTBF et on en passe. Un peu en retrait, empathiques, il y avait Élisabeth Tchoungi et Laure Adler de France Télévisions, Marianne Payot de *L’Express*, Yvan Amar de RFI venu muni d’un micro directionnel ultrasensible pour capter les mots français utilisés lors d’une insurrection (*Ivi*, p. 106-107).

Certes, la longue énumération des noms des chaînes de télévision internationales témoigne de la dimension globale qu’acquiert le fait-divers kinoïse, mais l’évocation de figures de journalistes camerounais (Tchoungi) et français (Adler, Payot) semblent suggérer aussi autre chose. Le rappel, en particulier, d’Yvan Amar, responsable de l’émission *Danse des mots* sur RFI, qui, malgré la dimension tragique de l’épisode, s’avère plutôt intéressé à la quête de matériau pour son programme, semble attester que, malgré ce que le narrateur affirme (*empathiques*), une nuance de cynisme perce dans cet aspect de la mondialisation, avec un manque de véritable empathie collective face à la tragédie qui vient de se produire.

L’autre trait indéniable qui témoigne de la mondialisation de l’espace congolais est la presque omniprésence de la Chine.

Le pauvre Zhang Xia est abandonné sur place par une multinationale chinoise qui a quitté le pays, la même qui produit le CD concernant la carte des minerais du sous-sol congolais, signe indéniable des intérêts économiques qui pousse la Chine vers le Congo aussi: “On a besoin de cuivre, d’étain, de cobalt, de coltan” (*Ivi*, p. 159). Même l’antenne de télécommunications est installée dans la forêt par la Société *China Network*.

Et, enfin, un choix de composition typographique qui intrigue le lecteur dès l’ouverture du livre, c’est-à-dire le fait d’insérer systématiquement la traduction en idéogrammes chinois du titre du livre et de chaque chapitre va dans la même direction.

Si, d’un côté, cela peut faire songer à la volonté d’intégrer le roman et ce qu’il raconte à l’intérieur d’un réseau linguistique mondial – où la présence de la Chine est inévitable car “la Chine n’est plus cet ailleurs lointain” (Tayim 2018, p. 229) –, on ne peut oublier, comme le relève Isabelle Chariatte, surtout que “la présence des Chinois au Congo, et en Afrique, [est une] présence qui déplace les relations de pouvoir au niveau mondial ; l’axe traditionnel nord-sud entre ancien colonisateur et colonisé se délocalise vers les relations économiques sud-est” (Chariatte 2017, pp. 75-76).

C’est donc pour cela qu’il s’avère impossible de s’interdire de reconnaître dans cette Chine qui s’insinue partout, un rappel à l’un des aspects les plus inquiétants du post-colonialisme à l’époque contemporaine, qui coïncide avec l’idée et la réalité de ce qu’on a appelé la Chinafrique (Michel et Beuret 2008).

Le Congo, d’ailleurs, s’avère une “réserve inestimable en matières premières” et il est donc particulièrement touché par la logique économique de la mondialisation, sur le modèle de

ce qu’apprend le jeu vidéo *Raging Trade*. Surtout, comme le souligne le narrateur, *Congo Inc.* est bien un “algorithme [qui] avait été imaginé au moment de dépecer l’Afrique, entre novembre 1884 et février 1885 à Berlin” (Bofane 2014, p. 271). Selon cet algorithme, d’après cette règle, “les grands moments de l’Histoire du monde [...] s’écrivent à partir de la découverte et de l’extraction des matières premières provenant du Congo” (Chariatte 2017, p. 62). Comme le titre et le sous-titre du roman le suggèrent, il existe un lien ininterrompu entre le Congo actuel, sous sa forme de Congo Inc[orporated] (dénomination qui rapproche le pays d’une entreprise économique) et l’époque de la colonisation témoignée par le testament de Bismarck concernant le Congo et dont un extrait se trouve en épigraphe à l’ouverture du roman: “fidèle au testament de Bismarck, Congo Inc. fut plus récemment désigné comme le pourvoyeur attiré de la mondialisation, chargé de livrer les minerais stratégiques pour la conquête de l’espace, la fabrication d’armements sophistiqués, l’industrie pétrolière, la production de matériel de télécommunication high-tech” (Bofane 2014, p. 272).

Donc, *Congo Inc.* établit non seulement un lien entre mondialisation, colonialisme et post-colonialisme, mais montre aussi que le Congo mondialisé d’Isookanga est à jamais cloué au statut de réservoir où se procurer ces sources d’énergie indispensables, fût-ce au détriment de ses habitants: “Et tant pis pour les âmes sensibles si le lieu de la concentration et de la fission est Kinshasa, laboratoire du futur et, incidemment, capitale de la nébuleuse, Congo Inc” (*Ivi*, p. 289).

Guerres économiques, exploitation sauvage du sous-sol, existences individuelles bouleversées à jamais: la mondialisation dont semble raffoler Isookanga ne se révèle aucunement porteuse de bien-être et, encore moins, de bienfaits.

Et le germe de violence qui semble la caractériser – dont témoignent aussi d’autres histoires du roman qu’on ne peut évoquer ici – se retrouve dans un colonialisme jamais pleinement dépassé. Après tout, l’énonciation du projet de Bismarck est révélatrice: “le nouvel État du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l’œuvre que nous entendons accomplir” (*Ivi*, p. 9): le Congo a été destiné à être l’exécutant d’un projet établi par les intentions de quelqu’un d’autre, les puissances coloniales qui se retrouvent dans le *nous* de l’épigraphe.

Ce statut qui persiste dans le temps nourrit le ressentiment profond des Congolais face à ceux qui exploitent leur pays, comme les institutions et les organisations internationales auxquelles Bofane, de manière sarcastique, dédie le roman: juste après la dédicace à trois figures qui symbolisent l’état de victimes (et dont le roman donne, dans sa multiplicité de matière narrative, plusieurs exemples), significativement séparés par un blanc, on trouve trois acteurs internationaux (l’Organisation des Nations Unies, le Fonds Monétaire International et l’Organisation Mondiale du Commerce) qui, dans la réalité congolaise, jouent plusieurs rôles mais non pas celui de la victime:

*aux filles, aux fillettes, aux femmes du Congo
à l’ONU
au FMI
à l’OMC (Ivi, p. 7)*

Dans le rapport d’Aude Martin avec Isookanga aussi, on retrouve une preuve du bien-fondé de cette lecture.

L’ordinateur qui permet à Isookanga de s’intégrer dans l’univers de la mondialisation est, comme on l’a déjà rappelé, le résultat d’un vol: le jeune pygmée le soustrait à la jeune africaniste belge. La réaction d’Isookanga face aux réprimandes de Bawe qui ne comprend pas pourquoi le pygmée n’a rien fait pour essayer de séduire l’anthropologue dont les regards témoigneraient de son intérêt pour lui, est révélatrice:

Tu me prends pour un voleur parce que j'ai détourné l'appareil de la femme blanche? Mon geste compte pour le remboursement de la dette coloniale! Bwale, tu te casses la tête pour rien. En plus, la coutume mongo exige qu'un futur conjoint vole un poulet dans son propre village pour prouver aux bokilo [beaux-parents] qu'il trouvera toujours un moyen de subvenir aux besoins de sa promise! Moi, ma promise, c'est la haute technologie. Et ma mise à l'épreuve pour une union avec l'univers passe par le vol de l'ordinateur que tu vois là (*Ivi*, p. 31).

Si d'un côté, avec un brin d'hypocrisie (vu le manque de considération dont il témoigne pour les traditions), Isookanga fait passer son geste pour l'expression moderne d'une coutume mongo, d'un autre côté, il n'hésite pas à considérer ce vol comme *le remboursement de la dette coloniale* que la Belgique, dont Aude devient la représentante, a vis-à-vis du Congo, incarné par Isookanga.

La jeune anthropologue se révèle assez démunie: plusieurs aspects de la réalité et de la tradition africaines semblent lui échapper, comme, par exemple, les relations gérées par la pratique du droit d'aînesse (*Ivi*, p. 119). Nourrie de lieux communs et de préjugés concernant la colonisation, elle ressent aussi un vague sentiment de culpabilité face "à la violence, à la mise à genoux du continent africain — et particulièrement du Congo ex-belge" (*Ibidem*).

À l'occasion d'une soirée avec Isookanga dans une boîte de nuit, Aude, abasourdie par la musique, par les odeurs des corps des danseurs et par l'alcool, se croira *ensorcelée*, prisonnière d'un *charme* funeste dont elle a entendu parler: "comme un grigri qui perdait les femmes issues d'un pays colonisateur lorsqu'elles se montraient imprudentes et frivoles" (*Ivi*, p. 192-193).

L'événement témoigne, comme le relève avec grande acuité Constantin Sonkwé Tayim, *d'une certaine mémoire de la colonisation* qui voit "l'Africain comme être attaché aux fétiches et gouverné par ceux-ci" (Tayim 2018, p. 236).

Pourtant, les préjugés *assenés sans répit* par la jeune Belge finiront enfin par "agacer la susceptibilité du jeune Ekonda" (Bofane 2014, p. 191):

Que raconte-t-elle encore? [...] De quelle souffrance parlait-elle, cette petite Blanche? Elle n'avait qu'à demander à l'ONU, au FMI. Elle n'avait qu'à relire les termes des programmes d'ajustement structurel. Elle était venue au Congo pour faire un audit ou quoi? (*Ibidem*)

Le ressentiment d'Isookanga explose au moment de l'acte sexuel qui clôt la soirée et que les deux partagent. Cependant, "le récit donne à l'acte sexuel entre Isookanga et Aude Martin des allures de viol" (Tayim 2018, p. 238), scandé par la souffrance physique insoutenable de la jeune fille face à la violence d'Isookanga qui, presque malgré lui, grandit à chaque "coup de rein qu'il lui port[e]" (Bofane 2014, p. 195). Afin de transmettre l'intensité de la souffrance ressentie par la jeune Belge à chaque assaut du pygmée, le narrateur, de manière efficace, choisit de comparer ses souffrances à celles que le Congo a connues pendant toute son histoire. C'est ainsi que s'accumulent sur la page et sous les yeux du lecteur "la chicote imposée par Léopold II et ses descendants", les émeutes pour l'indépendance, "la découpe à la scie du corps de Patrice Lumumba", "les diktats du Fonds monétaire international", "les résolutions de l'ONU", la réédition de *Tintin au Congo*, "le discours à Dakar d'un président français mal informé" et "les propos racistes de la twittosphère" (*Ivi*, p. 195-196).

Si, d'un côté, la violence qui parvient presque à anéantir Aude peut représenter la énième réparation des violences subies par les colonisés, de l'autre, elle impose la mémoire d'autres violences subies par les Congolais, des violences qui passent sans interruption de la période coloniale à la période postcoloniale et jusqu'à nos jours, comme en témoigne l'allusion à la twittosphère, énième manifestation de la mondialisation.

Le moment est venu de constater que les expériences d’Isookanga tournent toutes assez mal. Le projet de l’“Eau pire suisse” s’arrête avec l’arrestation de son associé Zhang Xia, accusé de trahison de la part du Gouvernement chinois et renvoyé en Chine; tout effort de l’aider de la part d’Isookanga fait naufrage à cause d’un manque de connexion. Le projet de collaboration avec Bizimungu concernant l’exploitation des matières premières de la forêt part en fumée au moment de la disparition de l’ancien militaire, qui connaît une fin atroce orchestrée par sa femme, dont il avait été l’agresseur. Les rapports avec les shégués révèlent à Isookanga surtout la violence que ces enfants doivent subir, comme c’est le cas de Shasha, enfant-prostituée pour un officier de l’ONU au passé trouble.

Comme on a pu le ressentir, sinon vraiment le constater, à travers les réflexions critiques qui précèdent, In Koli Jean Bofane “convoque, avec une liberté totale, une pluralité d’univers réels, virtuels, politiques, symboliques, écologiques, historiques dans la construction de son récit” (Chariatte 2017, p. 77), avec une ingéniosité remarquable qui lui permet de tisser un réseau extrêmement articulé dont le noyau, directement ou indirectement, coïncide avec l’itinéraire du jeune pygmée.

De cette manière, *Congo Inc.* assemble une mosaïque, riche, multiple et inquiétante, des nombreux plans qui composent la réalité congolaise et, presque par métonymie, africaine.

Tantôt avec le sourire indulgent qu’il pose souvent sur Isookanga, tantôt avec un sarcasme qui ne veut aucunement dissimuler l’horreur de certains aspects de la réalité congolaise, le narrateur montre que le lien entre mondialisation, colonialisme et post-colonialisme atteste systématiquement les méfaits de la mondialisation sur le Congo et sur l’Afrique.

Mondialisation et violence semblent d’ailleurs indissociables. Plusieurs éléments le révèlent: la nature même du jeu vidéo *Raging Trade* dont la brutalité ne fait, après tout, que reproduire celle qui caractérise l’univers de l’économie internationale dans la vie réelle ; la violence presque inéluctable qui est le moteur de toute action de l’ancien chef de guerre qu’est Bizimungu ; l’indifférence coupable des médias face à la mort d’Omari ; les nombreuses corruptions des acteurs internationaux dans le cadre du Congo et l’algorithme introduit par le testament de Bismarck. La mondialisation semble incapable d’être mise en place sans faire recours à la violence.

Et comme la mondialisation pénètre partout, aucun domaine ne peut se considérer à l’abri. L’écosystème non plus, comme en témoignent les effets négatifs de l’antenne de télécommunications chinoise qui altère l’écosystème de la forêt: non seulement les chenilles disparaissent, mais le chef de cette forêt, Nkoi Mobali, le léopard, sera tué par des phacochères, preuve incontestable, comme le dit le Vieux Lomama, de la perte totale de l’équilibre écologique causé par l’homme et présage de désastres incommensurables.

Isookanga, fervent partisan de la mondialisation, n’est pourtant pas aveugle. Lorsque son oncle lui propose d’abandonner Kinshasa, où le Vieux Lomama s’est rendu pour le chercher, mais avant tout pour pouvoir communiquer aux autorités politiques la mort du léopard et ce que cela implique, ses projets ont déjà commencé à se modifier: “la décision de rentrer au village commençait à se frayer un chemin dans sa tête. Il n’avait pas besoin de l’oncle pour cela” (Bofane 2014, p. 283).

Le soir, Waldemar Mirnas – officier de la MONUCC (Mission de l’ONU pour la consolidation du Congo) pour qui Shasha se fait “enfant-putain” (*Ivi*, p. 98), tout en essayant de le tuer à petit feu, avec les plats qu’elle lui prépare – vient chercher la jeune fille pour satisfaire ses désirs sexuels. Lorsqu’il l’aperçoit, une pensée traverse l’esprit d’Isookanga:

Isookanga avait vu Mirnas dans son 4x4, venant chercher la petite Shasha. C’étaient des soirs où la chaleur intense s’accouplait à une nuit noire, et où de ce fait une électricité de nature quasi organique émanait des corps, créant des interférences fâcheuses dans les neurones de certains. *Mais ce n’était*

pas ainsi que le jeune Ekonda concevait la mondialisation. On ne pouvait pas mettre les gens sous dumping à ce point-là, ils finissaient forcément par vouloir se venger.

C'est dans la logique des choses: lorsque la balance des paiements se révèle problématique, il devient impérieux d'équilibrer les comptes en faisant passer, par pertes et profits, l'humain d'abord. Shasha n'avait rien entrepris d'autre en ce qui concernait le Lituanien (Ivi, p. 288-289; c'est moi qui souligne).

Isookanga décide donc d'abandonner Kinshasa, désormais lieu d'illusions, qui n'a su lui offrir qu'une mondialisation à ses yeux inacceptable. Il rentrera donc dans son village, où, un jour, il sera chef: "La capitale, c'était bien, mais la vie qu'on y menait n'offrait pas beaucoup de sécurité, réalisait doucement Isookanga. [...] Au village, il y avait l'antenne des télécommunications, le gîte, la nourriture" (Ivi, p. 284).

Cependant, Isookanga n'oublie pas les rêves de grandeur qu'il rattache à la mondialisation, à une mondialisation différente. L'expérience de la capitale l'a donc obligé à refaçonner son identité mais non pas à l'effacer:

Le jeune homme quant à lui n'avait plus en tête que ces vastes surfaces vert foncé qui, discrètement, renfermaient des nappes aurifères sous des épaisseurs de végétation n'ayant l'air de rien. [...] Doté du disque contenant la carte des minerais, Isookanga allait prendre véritablement sa place de chef – dès que l'oncle lui aurait passé le relais, évidemment. Être allé en ville s'était avéré utile: cela lui avait permis de savoir qu'il ne régnerait plus seulement sur des kambala et des pangolins, mais aussi sur des valeurs plus terre à terre, du genre de celles qu'on attribuait facilement à n'importe quel monarque un peu glamour. Pourquoi pas à lui, Isookanga Lolango Djokisa, jeune Ekonda et mondialiste de surcroît? (Ivi, p. 294)

Maître incontestable dans l'art de composer une vaste fresque, finement articulée, du Congo à l'époque et à l'épreuve de la mondialisation, In Koli Jean Bofane déploie, sous le regard de son lecteur, la prolifération des méfaits de la mondialisation au Congo, emblème de l'Afrique. Les interférences et les interconnexions inévitables qui se produisent entre colonialisme, mondialisation et post-colonialisme sont, d'ailleurs, à la base des ravages politico-économiques qui dévastent le Congo d'aujourd'hui.

Si la dureté du regard qu'il pose sur le passé et sur le présent du Congo est indéniable, l'auteur semble pourtant se concéder un léger sourire, de mise pour tous les projets du jeune pygmée, face au dernier programme d'Isookanga, ce qui accorde au lecteur, après tout et malgré tout, la liberté et le réconfort d'imaginer et de se figurer d'autres futurs possibles.

Bionote: Marco Modenesi

Marco Modenesi (Milan, 1960) is Full Professor of French Literature and Francophone Literatures at the Università degli Studi in Milan (Department of Foreign Languages and Literatures). In the field of French Literature, his research and publications focus on fin-de-siècle novel and poetry and on poetry of the first half of the 20th century. He has published numerous essays (on Huysmans, Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Rachilde, Rodenbach). In the field of Francophone Literatures, he is interested in extra-European literatures, notably Canada (Quebec, Acadia), sub-Saharan Africa (Mali, Burkina-Faso, Benin, Senegal, Togo) and the Caribbean (Martinique, Haiti). He is director of the review *Ponti/Ponts. Languages literatures civilizations of Francophone countries* (first published in 2001) since 2014. He directs, with Liana Nissim, also the collection of French and Francophone Studies: *Multiplés*, published by MIMESIS Editions (Sesto San Giovanni, Milan).

Email address: marco.modenesi@unimi.it

Bibliographie

- Bofane I.K.J. 2014, *Congo Inc.: Le testament de Bismarck*, Actes Sud, Arles.
- Bofane I.K.J. 2015, *Congo Inc.: Le testament de Bismarck*, Actes Sud, Arles; (trad. it. di Mazza Galanti C. 2015, *Congo Inc.: Il testamento di Bismarck*, 66thand2nd., Roma).
- Chariatte I. 2017, “L’autodétermination dans les romans d’In Koli Jean Bofane – Droit de réponse à la violence postcoloniale”, in *Études de lettres* 3-4, pp. 57-81.
- Courtois Z. 2017, “Stratégies vidéo-ludiques d’habitation par un pygmée d’un monde démesuré”, in *Intercâmbio* 10, pp. 34-44.
- Michel N. 2014, *RDC: In Koli Jean Bofane, le satyricongolais*. <https://www.jeuneafrique.com/133814/culture/rdc-in-koli-jean-bofane-le-satyricongolais/> (30.10.2020).
- Michel, S. et Beuret M. 2008, *La Chinafrique: Pékin à la conquête du continent noir*, Grasset, Paris.
- Riva R. 2006, *Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa*, L’Harmattan, Paris.
- Tayim S.C, 2018, “Rhétorique mondialiste et postcolonialisme”, in *Zeitschrift für französische spache und literatur* 128 [2-3], pp. 226-240.